

Bande dessinée et beau livre

Virginie Fournier, François Cloutier et Emmanuel Simard

Numéro 175, automne 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91909ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fournier, V., Cloutier, F. & Simard, E. (2019). Compte rendu de [Bande dessinée et beau livre]. *Lettres québécoises*, (175), 68–73.

Exulter son délire

Virginie Fournier

Si on était rassemble les délires fantasques de Marie et Nathalie, deux héroïnes à l'amitié inébranlable.

*Si on était...
des superhéroïnes ?
des scientifiques ?
magiques ?
dans l'univers d'Harry Potter ?
dans un manga ?*

Autant de questions inutiles et ludiques auxquelles Marie et Nathalie fabulent des réponses aussi originales qu'extravagantes. Il faut savoir qu'elles s'avèrent expertes dans l'art de la palabre, et que ces jacasseuses professionnelles n'ont pas peur du ridicule, tant s'en faut. Entre deux cours, avant que le film commence, en fin d'après-midi : tous les moments sont bons pour se lancer dans une partie de « Si on était », jeu dédié à se projeter dans des réalités diverses, souvent invraisemblables, mais généralement amusantes quand on sait s'y prendre (ce à quoi tendent les protagonistes de la série).

D'abord diffusé en chroniques dans la revue *Curium*, *Si on était* existe maintenant sous la forme d'un album publié chez l'éditeur Front Froid. Le public déjà conquis par les aventures (imaginaires ou réelles) des héroïnes comme les néophytes (dont je faisais partie) pourront trouver leur compte dans la plus récente série de la prolifique et consciencieuse Axelle Lenoir (*L'esprit du camp, French Kiss 1986*). L'autrice a effectué de nombreux ajouts pour la sortie de l'album (qui se voit augmenté d'une trentaine de pages !). Le peaufinage de cette proposition et de ses personnages donne un récit qui se réinvente au fur et à mesure qu'il progresse. Loin d'une succession de chroniques déjà parues, ce premier tome de *Si on était* propulse ses lecteurs dans un univers disjoncté auquel il est difficile de résister.

Gâter son adolescente intérieure

Dédié à un public d'adolescent.e.s et de jeunes adultes, *Si on était* parvient à trouver le ton juste pour concevoir un divertissement intelligent, qui répond aux enjeux de représentation de la diversité. Parce qu'on est en 2019 (n'est-ce pas ?), le traitement des thèmes propre à l'adolescence est mené avec une ouverture qui permet d'approcher ces questions sans lourdeur. Les héroïnes créées par Lenoir ont en commun d'être entières et de s'éloigner des clichés ; Marie et Nathalie n'y échappent pas. À l'instar du récent film *Booksmart* (Olivia Wilde, 2019), *Si on était* met l'humour à profit pour renouveler des codes souvent liés à des stéréotypes dans les œuvres mettant en scène des adolescents. Ainsi, les lecteurs sont plutôt confrontés à ce qui rassemble et unit dans l'expérience de l'amitié et des premières amours (sous toutes ses possibilités). Et plus encore que les apprentissages dans lesquels on peut tout un chacun se retrouver, il y a dans le ton de la narration un hommage à la candeur typique de cette période de sortie de l'enfance. Entre éclats passionnés, niaiseries et baveries assumées, la fougue adolescente des héroïnes est soulignée avec tendresse.

« Les novices tomberont rapidement dans le piège de la facilité et la répétition »

Axelle Lenoir n'en est pas à ses premières armes ; elle se rapproche probablement plus de la vétérane. Son travail laisse généralement transparaître une recherche et un renouvellement dans l'écriture, tout en conservant son identité artistique : *Si on était* n'y fait pas exception. Un peu à la manière de la série *Les nombrils* où, à mesure que les tomes se succèdent, on assiste au développement des personnages et de leurs intrigues respectives, Axelle Lenoir n'hésite pas à injecter (dès le premier tome !) des nuances narratives qui influencent la construction de ses protagonistes. Sans jamais délaissier un ton humoristique ou renier leur appartenance à la culture populaire, Lenoir montre peu à peu Marie et Nathalie sous des angles plus fins, laissant entrevoir une plus grande profondeur psychologique. Entre listes, entrées de journal intime, et autres changements brusques de supports de la narration, celle-ci est constamment dynamisée sans que l'on perde le fil des péripéties. De concert, la narration et le style du dessin varient et détournent le récit des mécaniques répétitives de certains types de fictions auxquelles il rend hommage, notamment les *comics strips* ou encore les *sit-coms*. Malgré l'objectif évident (et fort respectable) de divertir intelligemment son public, il semble qu'Axelle Lenoir n'ait pas pu s'empêcher de faire (élegamment) quelques clins d'œil métadiscursifs dans l'écriture de sa série.

Certainement, la série saura rejoindre efficacement un lectorat d'adolescent.e.s et de jeunes adultes par son enthousiasme décomplexé, voire décomplexant. Axelle Lenoir navigue habilement sur différents codes populaires sans y reconduire le manque de diversité et autres préjugés plates, mais sans jamais perdre une once de *fun*. Dédié à « tous ceux et celles qui embrassent leurs différences », *Si on était* est un heureux appel à user de son imagination pour renverser nos perspectives, puisque c'est dans le trivial que peut se jouer l'essentiel. ♦



☆☆☆
Axelle Lenoir
Si on était
Tome 1
Montréal, Front Froid
2019, 80 p., 21,95 \$

Tendres cisailles

Virginie Fournier

Une intrigue capillaire qui dévoile l'éducation sentimentale d'un jeune homme en quête de lui-même.

Michel a dix-neuf ans lorsqu'il commence son stage en coiffure au salon Dolorès et Gérard. Inexpérimenté sur le plan professionnel autant que sentimental, le jeune apprenti est loin de se douter qu'il passera, en l'espace de quelques semaines seulement, de croquignolet puceau à jeune adulte qui aura appris à s'accepter (un peu mieux). Sur la voie de cette initiation, il y a d'abord la petite équipe du salon – Antoine, le patron stoïque, Carole, la coiffeuse délurée et Annie, l'esthéticienne avenante – mais aussi deux jeunes femmes de son quartier, Sonia et Marielle, qui subissent de l'intimidation à caractère sexiste. C'est surtout au contact des différents protagonistes féminins que Michel apprend à devenir un homme, et ce, en embrassant sa délicatesse.

Avec une belle maîtrise de son sujet, Sylvain Cabot signe un premier album dans lequel il revisite avec sensibilité un épisode autobiographique formateur. Au-delà de la découverte de la sexualité et de la sensualité, le récit interroge la formation de la masculinité et raconte un apprentissage des relations hommes-femmes.

La délicatesse au service d'un récit initiatique

À certains égards, l'atmosphère de l'album rappelle tantôt Camille Jourdy, tantôt Michel Rabagliati, auteurs qui dressent des portraits délicats et sensibles de gens simples dans lesquels on se reconnaît et se projette facilement. L'importance de la petite communauté qui se forme autour du personnage de Michel, avec ses joies et ses drames journaliers, est révélatrice de la prégnance de la douceur dans la construction du récit. Qu'il s'agisse de ses interactions plus difficiles avec la clientèle (souvent âgée) du salon, avec le *bum* intimidateur du coin ou encore avec les filles qui l'intéressent mais qui l'effarouchent, c'est par l'apprentissage de l'art de la coiffure que Michel entre réellement en contact avec son entourage ; la coiffure devient peu à peu une métaphore de son parcours pour apprendre à s'accepter et à s'investir dans son milieu de vie.

Sylvain Cabot tisse patiemment les liens entre les personnages, et l'empreinte du quotidien dans la succession des scènes, parfois par des plans qui occupent la pleine page, impose une lenteur dans la lecture de l'album. L'auteur met à profit le décor de la banlieue française sans le surcharger, et ce dépouillement fait valoir le délicat déploiement des émotions des personnages, entre l'immeuble à logements où vit Michel et le salon de coiffure. Il suffit parfois de l'esquisse d'un sourire pour deviner une tendresse dissimulée, ou alors d'un changement dans les couleurs pour évoquer un sentiment de honte ; dans tous les cas, les émotions se transmettent finement aux lecteurs et lectrices. L'auteur utilise ces procédés avec subtilité pour agencer l'évolution psychologique de différents personnages. Si certains d'entre

eux n'apparaissent que brièvement dans l'album, leur humanité demeure efficacement mise à nue par l'auteur.

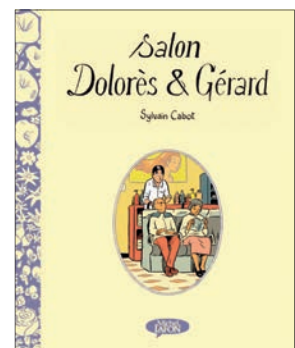
Timidité, sexualité et masculinité

Le travail de Sylvain Cabot met en valeur la sensibilité du personnage principal, en quête (non sans peines ni heurts) d'une définition de la masculinité en dehors de stéréotypes nocifs. L'auteur aborde la question des complexes au masculin en traitant du regard de Michel sur son propre corps, sans escamoter ses défauts et les erreurs qu'il commet dans son parcours. Sans être un anti-héros, Michel n'est pas pour autant une figure lisse qui ne laisserait transparaître que de nobles sentiments, par exemple lorsqu'il s'intéresse à Sonia parce qu'elle est la cible de rumeurs dégradantes que des gars propagent pour « maintenir » leur réputation. Sylvain Cabot saisit plutôt ce phénomène, malheureusement répandu, pour donner la parole à la jeune femme stigmatisée.

Timide et mal à l'aise, à la fois curieux et craintif devant la découverte de la sexualité, Michel va apprendre de l'exemple des femmes qui l'entourent, de la sensuelle Carole, qui n'a peur de rien, à Marielle, qui fait sien le désir d'être complètement elle-même. Ici, Sylvain Cabot a évité un piège certain, car les personnages féminins n'apparaissent pas que pour servir l'évolution du protagoniste masculin dans le récit. En parallèle à Michel, qui cherche à s'approprier sa masculinité, les personnages féminins constellent le récit de leurs propres enjeux face à leur sexualité ainsi qu'aux conséquences des biais sexistes qu'ils subissent, biais auxquels Michel n'est pas confronté.

Avec ce premier album, Sylvain Cabot montre qu'il est possible de sonder la construction de la masculinité avec douceur et délicatesse, dans une esthétique qui répond à une exploration introspective, avec ses flous, ses hasards et ses maladroresses. Si le parcours initiatique du jeune Michel file le récit, Sylvain Cabot n'a pas omis de le mettre adroitement en perspective.

De quoi se rincer l'œil. ♦



☆☆☆

Sylvain Cabot

Salon Dolorès & Gérard

Neuilly-sur-Seine, Michel Lafon

2019, 128 p., 29,95€

Du cœur à l'image

François Cloutier

Mélanie Leclerc est bien la petite-fille de Félix Leclerc, donc la fille de Martin Leclerc, photographe et caméraman reconnu et fils aîné du poète. C'est dit. Maintenant, parlons de ce très beau livre.

Contacts a été publié une première fois en 2018 et a remporté le prix Bédély Indépendant la même année. Dans cet album autobiographique, Mélanie Leclerc raconte la vie de son père entre 1982 et 2004, et surtout sa passion pour l'image, qu'il lui transmettra au fil du temps. C'est la première œuvre de cette bédéiste autodidacte, chose que peu de lecteurs auraient pu deviner en examinant son dessin. Elle utilise brillamment le noir et blanc, son trait est léger, parfois délibérément flou, mais totalement maîtrisé.

Ode à l'image

Inutile de préciser l'importance de l'image à notre époque où elle pullule partout, insignifiante au possible. Cependant, *Contacts* nous sensibilise au sens profond de la composition d'un plan, de la force qui peut se dégager d'une photo ou d'un celluloïd. Enfant, Mélanie Leclerc était curieuse de suivre son papa Martin dans sa chambre noire. Photographe de formation, il devient caméraman à l'ONF, où il travaillera jusqu'en 1996. Carrière fructueuse qui l'a amené à voyager autour du monde, accompagnant Pierre Perrault et de nombreux autres cinéastes. D'ailleurs, c'est avec *La Bête lumineuse*, de Perrault, que Martin Leclerc a commencé au cinéma.

Pour la famille, et plus particulièrement pour sa femme, Lise, les longues absences de Martin sont difficiles. La dessinatrice ne met pas de gants blancs lorsqu'elle raconte les départs de son père, on perçoit la colère de Lise, qui s'explique dans les planches subséquentes. Les anniversaires, les vacances, l'organisation de la vie familiale se déroulent sans Martin et cela est encore plus vrai pendant les longues périodes de tournage. Pourtant, Mélanie ne semble pas lui en vouloir, on sent sa tendresse pour ce père parfois un peu bête et taciturne.

L'intérêt que le lecteur développe au fil des planches tient pour beaucoup à la construction de la trame narrative. Lorsque sa fille devient jeune adulte, Martin se met à lui raconter d'où lui vient sa passion de la photo. Ces pages sont absolument magnifiques, nous sommes témoins de la passation de la flamme, qui prend ici les traits du premier appareil photo du père, un Leica, qu'il confie à sa fille. Pendant quelques cases, c'est à travers l'objectif que l'on voit Martin en expliquer le fonctionnement à Mélanie, la fille s'amusant à photographier son père qui la conseille. C'est aussi le seul moment de l'album où il sera question de Félix, de la petite enfance de Martin à Paris alors que son père devient une vedette.

Loin de tomber dans le *people* ou le sempiternel récit de l'ascension de l'artiste vers des cieux étoilés, Martin raconte comment le fait d'être le seul enfant entouré d'adultes, ayant pris l'habitude de se tenir un peu à l'écart, patiemment, l'avait préparé à être photographe ou caméraman. Il aura d'ailleurs cette phrase remplie

de beauté et de sens : « Dans le fond, pour voir, il faut écouter. » Pour compléter cette réflexion sur la photographie, quelques photos prises par Martin sont rassemblées en fin d'album. Que plusieurs de ces clichés aient été redessinés par Mélanie au fil des planches fait sourire.

Le père et la fille

En 1996, lorsque l'Office national du film a décidé de fermer ses studios, Martin Leclerc, comme beaucoup d'autres, s'est retrouvé au chômage. En seulement sept pages, Mélanie raconte le drame, le traumatisme qui a plongé son père dans un silence quasi total pendant des mois. Son désarroi nous atteint en plein cœur, encore plus quand son amoureuse lui tend des perches pour l'aider à s'en sortir et que, à bout d'arguments, elle lui lance que « Ce n'était qu'une job. » Martin s'emporte et lui répond que c'était plus « qu'une job », qu'en fait, c'était sa vie. Malgré tout, il se replonge doucement dans ses livres de photos, dans sa chambre noire, et en ressort avec l'envie de continuer.

Une grande part de la beauté de cet album réside dans la relation qu'entretiennent Mélanie et Martin. Lorsqu'elle tourne son premier film étudiant, il se tient à côté d'elle, tout près de la caméra. Puis, l'année suivante, c'est lui qui fait appel à elle pour qu'elle le guide à travers les calques et les *layers* du logiciel au cours du montage d'un documentaire de Jean Lemire. Et quand elle attend à l'aéroport le vol qui les mènera, ses amis et elle, en Inde pour un tournage, qui aura-t-elle la joie de voir ? Son père, bien sûr, qui rentre d'un tournage. Tout en lui prodiguant des conseils sur sa façon d'aborder les sujets qu'elle croquera, il lui confie qu'en fait, toutes les photos qu'il a prises dans sa carrière, il les prenait avant tout pour lui, comme si sa vie était un long reportage. Voilà l'ultime leçon d'un père à sa fille : faire les choses pour soi. Mélanie Leclerc a sûrement fait cet album pour elle, mais un peu pour lui. ♦



☆☆☆☆

Mélanie Leclerc

Contacts

Montréal, Mécanique générale

2019, 144 p., 27,95 \$

À trop essayer...

François Cloutier

Tous les éléments étaient réunis pour obtenir un album réussi : un éditeur aguerri, un pilier de la bande dessinée québécoise et un auteur reconnu comme scénariste. Malheureusement, c'est raté.

Le dessinateur Réal Godbout est bien sûr connu pour avoir créé, dans le défunt magazine *Croc*, les personnages de Michel Risque et de Red Ketchup, agent du FBI. Il avait créé la surprise en 2013 en adaptant, fort bien d'ailleurs, le roman *L'Amérique* de Franz Kafka. Habitué de le voir travailler avec le scénariste Pierre Fournier les mêmes personnages, sa vision de l'œuvre de l'auteur tchèque m'avait beaucoup plu. Pour *Quand je serai mort*, il s'adjoint les services de Laurent Chabin, auteur de plus de quatre-vingts romans policiers, jeunesse et adultes. Or, on aurait cru qu'avec une telle expérience, le romancier saurait tirer habilement les ficelles du scénario. Malheureusement, ces ficelles ressemblent davantage à des câbles d'acier. Que dis-je, à des poutres maîtresses.

Sur un fil

La prémisse de l'album est ténue : une travailleuse sociale, Anita, qui donne des ateliers d'écriture en milieu carcéral, tente d'aider un prisonnier en fin de peine, Obman, à retrouver son fils. Jamais on ne connaît les motivations d'Anita, sinon le fait qu'elle et Obman sont tous les deux d'origine slave. Anita finit par mettre le grappin sur la mère de l'enfant, une prostituée du nom de Suzie. Pour parvenir à ses fins, elle prend les traits d'une péripatéticienne, chose qu'elle avait déjà faite quelques années auparavant. Tiré par les cheveux ? À peine. Obman aussi a retrouvé Suzie, qui lui annonce que son fils n'a jamais existé. Il est totalement désemparé. Coup de théâtre ! On le découvre assassiné le lendemain. Anita se lance à la poursuite du potentiel assassin. Sur son chemin, elle croisera des itinérants au grand cœur, des prostituées au parcours de vie difficile et le plus méchant de tous les proxénètes. Bref, une farandole de clichés.

Heureusement, Godbout est, comme à son habitude, en pleine possession de ses moyens. Il tente d'insuffler du rythme à un récit ponctué de flashbacks qui, ultime erreur, soulignent à grands traits des informations que le lecteur, même le moins averti, avait saisies. Il dessine cependant Montréal de belle façon, ses personnages sont crédibles, les postures qu'il leur fait adopter les caractérisent autant que leurs faciès expressifs. Les planches sont découpées conventionnellement, mais cette façon de faire a toujours été celle du dessinateur. Pourquoi changer une recette qui était jusque-là gagnante ? Le noir et blanc va bien à Réal Godbout, qui sait créer des ambiances efficaces, particulièrement dans les parties se déroulant le soir ou la nuit. La plupart de ces pages sont d'ailleurs dénuées de dialogues, le dessin prend toute la place et parvient avec exactitude à raconter à la fois l'action et les émotions. Sa façon de dessiner Obman, entre autres, est criante de vérité. C'est lorsque le personnage s'exprime par des phylactères que les choses se gâtent.

Invraisemblances

Quiconque a déjà dévoré quelques romans policiers comprendra la très désagréable sensation qui découle de la lecture de cet album. Nous avons la franche impression, dès les premières pages, qu'au lieu de nous amener à nous intéresser à ce qu'il raconte, le scénariste tente par tous les moyens de nous enfoncer le récit à travers la gorge. Même en acceptant qu'on veuille nous présenter le personnage d'Anita comme une anti-héroïne, on ne parvient pas à s'attacher à elle, ni donc à ce qu'elle cherche à accomplir. Laurent Chabin semble avoir imaginé une fin à son histoire avant de trouver quelque chose à raconter. Au dénouement de l'album, j'ai eu l'impression d'assister aux derniers instants d'un épisode de la série de dessins animés *Scoubidou*, quand le vilain se fait arracher son masque de latex, ce qui révèle sa véritable identité. Le scénariste clôt son récit de la même façon qu'il l'a commencé : difficilement.

D'autres personnages se greffent à l'histoire au fil des planches ; encore là, ils ont tous un but narratif très précis (apporter tel indice, donner telle information au lecteur), mais aucun d'eux n'est incarné. À la lecture de la scène où un personnage qui a été sauvagement battu raconte, de son lit d'hôpital, une partie de sa vie à Anita, j'en suis venu à me demander si je n'avais pas raté le deuxième degré, l'ironie qui se moquerait du genre policier. Anita monologue très souvent intérieurement, ses réflexions abondent dans des phylactères « nuages », parfois pendant des planches complètes. Ici encore, Laurent Chabin surligne les éléments à gros traits, enlevant toute autonomie au lecteur. Lorsque se termine l'album, on ne s'exclame pas « hé ben ! », mais « enfin ! ». Espérons que ce n'est qu'une erreur de parcours, comme il peut en arriver à tous les créateurs. Le talent de Réal Godbout vaut mieux que ce genre de scénario. Et je suis convaincu que Laurent Chabin peut produire une histoire de qualité, il l'a prouvé avec plusieurs de ses romans. ♦



☆
Réal Godbout et Laurent Chabin
Quand je serai mort
Montréal, La Pastèque
2019, 80 p., 21,95 \$

Nous volerons

Emmanuel Simard

Un livre au charme fou, fait de photographies en noir et blanc dont l'esthétique est en phase avec le lieu qu'elles représentent.

Coédition des Éditions du Renard et du centre de diffusion et de production de la photographie VU, *Les affluents*, sixième livre du photographe et éditeur Louis Perreault, est ensorcelant. Il possède une noirceur étincelante et une vivacité propre aux « débits affectifs » tels que les nomme Perreault, c'est-à-dire les cours d'eau, les bras de rivières et ce qui contient ou dessine leurs lits, pierres, racines, grèves ou montagnes.

Habiter

Si, pour les Éditions du Renard, le livre photo est le médium de l'expérimentation des narrations imagièrès, l'espace physique l'est tout autant ; dans la plus grande partie de leur catalogue – et c'est encore plus vrai pour le présent ouvrage – le territoire offre un espace esthétique qui devient un « refuge contre l'effritement d'une vie poétique » et la photographie le moyen d'y arriver.

Sobre, élégant ; si le livre ne coupe pas le souffle au premier abord, c'est parce qu'il a plutôt décidé de revêtir de plus simples habits. Aucune esbroufe, l'épure règne en maître. Et nous ne pouvons que nous en réjouir. Une couverture et une quatrième de couverture sans inscription si ce n'est le nom des deux éditeurs coloré d'argent tout en bas de l'ouvrage. Un autre coup d'œil rapide révélera l'épine piquée elle aussi d'argent nous informant du titre du livre et de son auteur. Les chemins sinueux de l'intérieur de l'écorce d'un arbre tracent sur l'objet les lieux nouveaux que nous nous apprêtons à fouler. Et le périple s'ouvre à merveille, comme de voyages anciens, sous l'augure – dès la première page – d'une lumière trouble se reflétant sur un point d'eau.

Paradis

Les photos en noir et blanc de Perreault, peu contrastées et plutôt sombres, accentuées par la blancheur éclatante du papier, annoncent les paroles de l'écrivaine américaine Rebecca Solnit citée en fin d'ouvrage, seul et unique texte du livre : « *We fly ; dream in darkness ; we devour heaven in bites too small to be measured.* »

Les motifs d'un rêve éveillé nous électrisent tout au long des pages. Il y a d'ailleurs un soupçon de symbolisme et de surréalisme dans les images de Louis Perreault. Ce qui lui ferait volontiers partager le trône qu'occupe le photographe américain Ralph Gibson et sa *Black trilogy* devenue culte avec les années. Délesté cependant de ses forts contrastes et de l'aspect très léché et parfois artificiel des photos de Gibson, le travail de Perreault est plus naturel, plus rustique, ancré dans une tradition documentaire de la photographie, proche d'une nature dont le cœur est fait de sauvagerie et de douceur. C'est la brutalité et la sensibilité d'un jeune garçon qui joue avec des pierres polies ou avec une couleuvre qu'il vient de débusquer dans les herbes hautes.

C'est une main légèrement floutée caressant le courant d'une rivière, y trouvant l'accord solennel d'un pacte.

Le rythme interne du livre ne foudroie pas, mais détient dans ses pages l'énergie pulsatrice de la nature, du scintillement régulier d'une pierre précieuse au creux des paumes. La cadence séquentielle des photographies, en plus de leur ambiance brumeuse et presque secrète, crée des conversations nouvelles, produit des rapprochements poétiques qui réussissent à nous faire partager l'expérience intime du photographe avec la nature. La variété des sujets, de leurs textures, de l'échelle de plan utilisée, ainsi que la dimension des photographies imprimées dans l'ouvrage (pleine page, centrées ou chevauchant en partie la double page) contribue à ce rythme méditatif, rond, empreint de « l'ultime sentiment d'être en vie ». Des pages blanches insérées comme des silences dans une pièce musicale ajoutent à cette vive impression.

Dans une économie de moyen frappante, le livre ne s'embête pas davantage de textes interprétatifs ni des mots d'un expert de service, il s'installe lentement chez son lecteur, photo après photo, distillant le mystère de sa beauté. Je ne sais pas s'il s'agit d'audace ou d'un luxe propre à la retenue des grands ; une chose est certaine, Perreault fait confiance d'abord à son lecteur et, à n'en pas douter, à la force évocatrice de l'art photographique et de celui, alchimique, de créer des livres.

Pour toute parole parfois le dos légèrement écorché d'un jeune homme, un arbre sur le point de tomber, un mobilier en feu en pleine forêt. Ici, rien de ce combat entre l'humain et la nature. Perreault évite le cliché surtout parce que ses préoccupations sont autres et nourries par un désir d'explorer ses retranchements et de découvrir ce qui reste en l'être de ces si petites bouchées de paradis. ♦



☆☆☆☆

Louis Perreault

Les affluents

Montréal, Renard + VU

2019, 96 p., 55 \$

Cerneaux de bombe

Emmanuel Simard

Malgré des textes quelque peu lassants, le travail de Shannon Bool resplendit dans ce catalogue d'exposition, objet soigné et riche des reproductions de son œuvre.

Les catalogues d'exposition sont souvent d'épineux objets tant on ne sait comment les penser et les concevoir. Faits sur le coin d'une table, pour la forme, ils sont rachitiques et truffés de textes où la tête travaille plus que le cœur, et seraient adressés davantage aux bons soins d'un service d'archives à destination de brillants chercheurs qu'à un lectorat passionné et amoureux des affaires de l'art, « débouch[ant] sur des régions où ne domine ni le temps, ni l'espace », comme disait Marcel Duchamp.

Le catalogue *Bombshell* de l'artiste canadienne Shannon Bool, dont l'exposition a été produite par le Musée d'art de Joliette, n'évite pas les écueils propres à cet exercice bien que l'objet soit d'une finesse d'exécution et d'une générosité en termes de matériaux et d'œuvres présentées. Ce qui est étonnant et pour le moins rare dans un contexte subventionnaire, couplé aux problèmes d'une main-d'œuvre changeante et parfois peu au fait des choses de l'édition. En ce qui concerne le Musée d'art de Joliette, rien à craindre de ce point de vue, d'autant plus que l'institution a bénéficié de l'aide de plusieurs collaborateurs consolidant la richesse de l'ouvrage. C'est plutôt du côté des essais que l'intérêt se voit diminué. J'y reviendrai.

Shannon Bool est une artiste multidisciplinaire réunissant dans sa pratique la tapisserie, le tapis, le photogramme, la sculpture, l'installation et la peinture, inscrite dans une tradition artisanale possédant au cœur de ses œuvres les « récit[s] oublié[s] porteur[s] de préjugés sociaux ». La jaquette en toile épaisse à l'effigie d'une tapisserie de l'artiste offre une entrée en matière probante et significative de ce qui nous attend esthétiquement par la suite. Le poids du papier semi-glacé et la qualité de la reliure donnent la possibilité d'une mise à plat complète de l'ouvrage, qui permet au lecteur d'observer pleinement les doubles pages, vues d'installation impeccables d'un point de vue technique captant l'imposant travail de Bool.

Modernité(s)

Qu'elle passe par le collage ou le tissage, Bool, appuyant ses réflexions sur le travail de Picasso et de Le Corbusier, tente une « réponse féministe à la *connaissance charnelle* du modernisme ». Les collages de la série *Bombshell* représentent des femmes nues traversées en surimpression des croquis d'un projet architectural inabouti de Le Corbusier pour la ville d'Alger. Cette touche érotique, qui n'en est pas vraiment une et qui, dans un même élan, questionne ses fondements, recèle une parenté avec la collagiste britannique Linder Sterling, digne de sa force ironique.

Comme l'affirme dans l'introduction de l'ouvrage le quatuor de directeurs-rices, « le [réel] pouvoir réside dans l'œil de la personne qui regarde ». Malheureusement, les essais sur le travail de Bool aveuglent un tantinet le lecteur. Il est vrai que l'aspect

programmatisé et assez scolaire des textes respecte les canons académiques de la lecture d'une œuvre, mais dès qu'on mélange art et politique et que le texte se met à ressembler à une sorte de manifeste sans vigueur, je deviens aveugle et mon scepticisme prend le dessus. Ne voudrait-on pas l'artiste délivrée et libre de ces interprétations musclées venant d'exégètes quelque peu zélés ?

« Elles [les œuvres] restent ambiguës, ouvertes à l'interprétation » (Anne-Marie St-Jean Aube). Pourtant, cette ligne de lecture assez rigide dans laquelle on tente d'emboîter le travail de l'artiste suffit à me désintéresser. Bien sûr, ce travail porte des charges contre les fondements du modernisme, d'un art fait par des hommes d'une certaine époque, mais comme l'écrit dans son roman « statique » Stéphane Lévy-Kuentz : « être moderne ne signifie pas consigner le monde pour l'assujettir mais en parler d'un lieu non cartographié dans une langue que personne ne comprend » (*Métaphysique de l'apéritif*, Manucius, 2019). Je crois humblement que Bool y arrive, les essayistes, un peu moins.

Exception faite du texte de l'écrivaine allemande Esther Kinsky, qui se démarque des deux autres en apportant plus de sensualité à sa lecture de l'œuvre, l'enrobe des mythes anciens, celui de Pénélope tissant et déissant sa tapisserie. Ici la littérature parle ; Kinsky déplace le rapport nature/culture vers le duo « cultures » et « conceptions culturelles », autorisant une « texture de la subversion ». À propos de Pénélope mais aussi bien de Bool, Kinsky poursuit : « Elle crée un vide qui jour après jour établit à nouveau un dialogue avec la texture, avec l'écriture du souvenir de l'être aimé, espérant son retour et inflexible face aux attentes de la société patriarcale. »

La capacité d'évocation du travail de Bool est amplement suffisante et démontre qu'elle sait dévier la modernité et la rendre sienne. Il faut parfois faire confiance aux artistes et prendre sur soi de ne rien expliquer, de laisser cet interstice où le lecteur, avec grande joie, peut gagner sa place. ♦

☆☆☆

Shannon Bool

Bombshell

Joliette, Musée d'art de Joliette/
Vienne, Verlag Für Moderne Kunst

2019, 176 p., 48 \$

